

CROIRE EN L'EUROPE

EURO BASKET 99
GUIDE SPECIAL
(Pages 13 à 16)

Pour leur premier match de ce 31^e Championnat d'Europe qui se déroule en France (21 juin - 3 juillet), les Bleus emmenés par Antoine Rigau (notre photo) affrontent ce soir (20 h 45) la Macédoine à Toulouse. Un adversaire à leur portée avant les choses sérieuses, contre Israël demain et la Yougoslavie mercredi. (Pages 2 à 4)

RUGBY



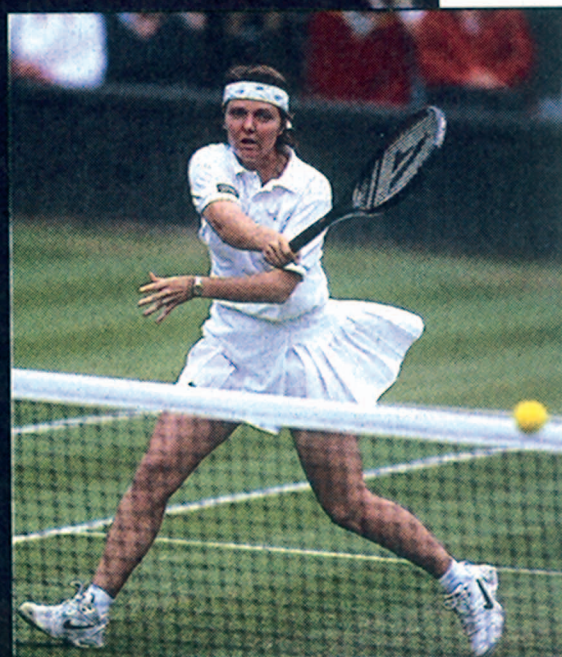
Et le plus dur reste à faire...

Battus 45-24 hier à Hamilton par une équipe de Nouvelle-Zélande bis — après avoir toutefois marqué quatre essais —, les Bleus n'ont plus que cinq jours pour resserrer les boulons avant le test contre les All Blacks, samedi à Wellington. (Pages 10 à 12)

CYCLISME

Blessé, Ullrich passe son Tour

Souffrant toujours du genou droit après une chute survenue le 30 mai au Tour d'Allemagne, le leader de l'équipe Telekom — vainqueur de la Grande Boucle en 1997 — a annoncé hier qu'il ne disputera pas cette année le Tour de France (3-25 juillet). (Pages 22 et 23)



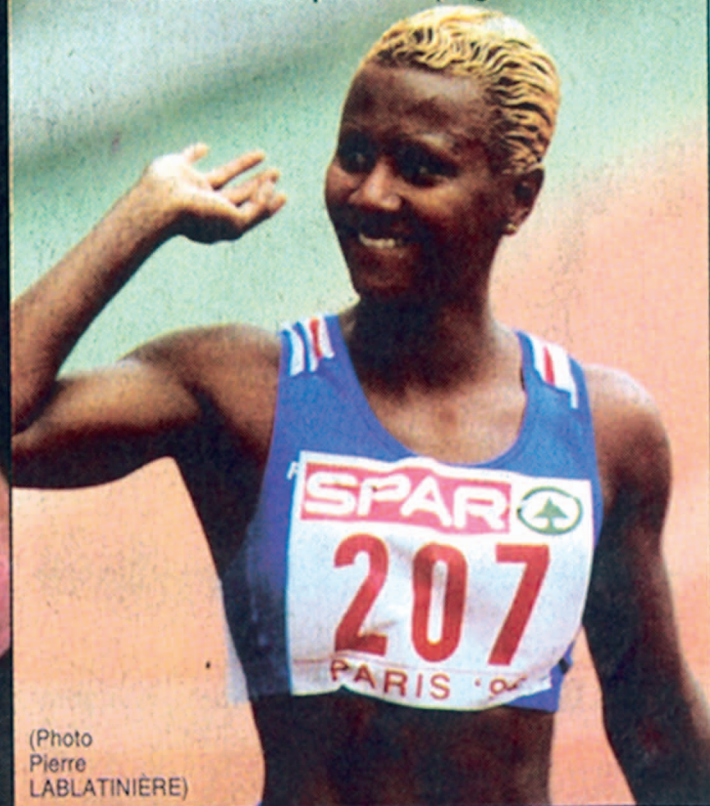
(Photo Jean-Marc POCHAT)

Tauziat revient en son jardin

Finaliste l'an passé et totalement en confiance après les tournois de Birmingham et d'Eastbourne, la Française se verrait bien cette fois dans la peau d'une gagnante de Wimbledon, qui débute aujourd'hui. (Pages 18 et 19)

Bien belles ces Bleues

Troisièmes de la Coupe d'Europe, grâce notamment aux victoires d'Arron et du 4 x 100 m samedi, puis de Patricia Girard sur 100 m haies hier (notre photo), les Françaises ont été épatantes ce week-end à Charléty. Les garçons, eux, ont terminé cinquièmes. (Pages 8 et 9)



(Photo Pierre LABLATINIERE)

Le défi bleu

Durant deux semaines devant son public, l'équipe de France va tenter d'arracher son billet pour les Jeux Olympiques et de monter sur le podium pour la première fois depuis quarante ans. Mais la concurrence est féroce avec un grand favori nommé Yougoslavie et de nombreux candidats aux médailles, dont une ambitieuse Lituanie.

L'HEURE de vérité est arrivée pour l'équipe de France. Après deux ans de travail intensif mais sans match de compétition officielle, les Bleus de Jean-Pierre De Vincenzi entament ce soir à Toulouse leur campagne européenne. Avec de grandes et légitimes ambitions pour ce dernier Championnat d'Europe du siècle organisé en France dans sept villes jusqu'à l'apothéose finale à Bercy, le 3 juillet. Pour un grand sport collectif obligé de lutter pour sa reconnaissance dans l'Hexagone, cette épreuve, arrivant un an après le Mondial de football, est sans conteste un moment crucial pour son avenir.

Alors que la sélection a souvent déçu depuis le dernier Euro organisé en France en 1983, le groupe possède cette fois les moyens de mettre fin à une disette de quarante ans depuis la médaille de bronze de 1959 à Istanbul. Lors de leur préparation, les Bleus ont démontré que la priorité défensive, donnée de base au plus haut niveau, avait été parfaitement assimilée avec le capitaine Jim Bilba pour donner l'exemple. Considéré comme l'un des meilleurs joueurs du Vieux Continent, Antoine Rigadeau s'est affirmé comme un

vrai leader et un scoreur fiable. Sur la lancée d'une saison dans un cinq majeur NBA aux Sacramento Kings, Tariq Abdul-Wahad s'annonce comme une arme redoutable aussi bien en attaque qu'en défense grâce à un explosif cocktail vitesse-puissance rarement vu de ce côté-ci de l'Atlantique. Pour la première fois depuis le début de la décennie, la France dispose d'un pivot de très grande taille — Frédéric Weis, 2,18 m — même s'il n'est pas à plein régime après une opération d'une hernie discale. Autour de cette base, JPDV peut compter sur des éléments de talent qui savent mettre leurs points forts — un registre complet pour Foirest, le punch pour Sonko, l'organisation pour Sciarra, la combativité pour Julian, la fluidité pour Risacher, le métier et le poids pour Smith... — au service du collectif. Enfin, aucun blessé majeur ne manque à l'appel comme il y a deux ans.

Lever les doutes

Toutefois, pour rejoindre le gotha, les Bleus devront s'adapter au défi stratégique et tactique au fil des rencontres et lever quelques doutes. D'abord, le manque d'expérience des matches-coupeurs dans ce type de compétition d'un groupe où seulement un tiers des joueurs (Bilba, Rigadeau, T. Gadou, Risacher) ont déjà disputé plus d'un Euro. Ensuite, un jeu intérieur qui n'offre pas forcément toutes les garanties face aux plus grosses armadas européennes. Enfin, l'attaque sur demi-terrain pour un ensemble athlétique et ultra-rapide que personne ne va défier à la course et en contre-attaque.

Qu'espérer donc des coéquipiers de Jim Bilba lors de cet Euro ? D'abord le service minimum, c'est-à-dire la qualification pour les Jeux Olympiques pour la première fois depuis Los Angeles, en 1984. Pour rejoindre les filles dans l'avion pour Sydney, les Bleus devront terminer dans les cinq ou plus probablement six premiers si la Yougoslavie, qui a déjà son billet en tant que championne du monde, obtient l'une des cinq premières places. Lors des dix dernières éditions du Championnat d'Europe depuis 1979, le pays organisateur a toujours réussi à se placer dans le cinq majeur avec l'avantage non négligeable du terrain. Ce n'est pas cette année qu'il faut mettre fin à cette tradition !

Compte tenu de la formule de la compétition, le quart de finale croisé à Paris le 1^{er} juillet risque d'être le rendez-vous fondamental. Une bonne nouvelle : placée au premier tour dans la même poule que la Macédoine, Israël et la Yougoslavie, la France évitera forcément cette dernière ce jour-là. En cas de défaite à ce stade et de présence des Yougoslaves en demi-finale, il suffirait de plus de gagner le match de classement suivant le lendemain pour partir en Australie.

Si tout se passe au mieux, l'équipe de France peut même prétendre au podium mais il ne faut

pas s'illusionner sur le niveau de la concurrence. Cet Euro réunit en effet six des sept premiers du Championnat du monde 1998, en Grèce, dont la France était absente.

La Yougoslavie favorite

Malgré une préparation perturbée par les événements du Kosovo, la République fédérale de Yougoslavie fait ainsi figure de favorite indiscutable pour remporter son troisième Championnat d'Europe d'affilée. Depuis 1995, seule la Dream Team des États-Unis a réussi à Atlanta à terminer devant la sélection serbo-monténégrine dans une compétition majeure. Même s'ils seront privés de leur meneur-leader charismatique (Djordjevic) et du meilleur joueur de la finale du dernier Mondial (le pivot Rebraca), les Yougoslaves présentent une collection inégalable de stars avec, par rapport à l'an passé, les retours de Vlade Divac, l'un des dix meilleurs pivots de la NBA, et de Predrag Danilovic ainsi que l'intégration des joueurs serbes à passeport grec (Gurovic, Tarlac, Stojakovic).

La principale menace pour le tenant du titre viendra a priori de la Lituanie. S'appuyant sur l'ossature du club champion d'Europe (Zalgiris Kaunas) et dirigée par son coach Jonas Kazlauskas, l'équipe batte à enregistré le renfort du légendaire Arvidas Sabonis, pivot des Portland Trail Blazers, qui risque d'être une arme fatale dans la raquette, avec le soutien d'ailiers de haute volée (Stombergas, Karnishovas).

La Russie sans Mikhailov

Derrière ce duo de choc, la France va se retrouver aux prises avec un peloton de candidats au podium dont un quatorze de Mondialistes de l'été passé. Deuxième en Grèce et troisième du dernier Euro, la Russie paraît cette fois un peu moins dangereuse avec un secteur intérieur affaibli par le forfait de son pivot titulaire Mikhailov (blessé) et un staff technique instable, mais le jeu en mouvement orchestré par Karashev devrait encore faire des dégâts. Médaille d'argent il y a deux ans en Espagne, l'Italie a changé de coach — l'ex-Limougeaud Tanjevic succédant à Messina —, mais elle dispose toujours des deux mêmes fers de lance (Myers, Fucka) et de rôle-players de très bonne qualité. Ayant déployé un jeu collectif remarquablement huilé lors du Championnat du monde, l'Espagne, auteur d'un sans-faute en qualification, a joué la carte de la continuité autour de son super-shooteur, Alberto Herreros. Sans un de ses piliers, l'intérieur Nikos Ekonomou, la Grèce, quatrième des trois derniers Euros, pourrait reculer dans la hiérarchie mais il ne faut pas sous-estimer les guerriers hellènes, toujours féroces défenseurs dans des parties à enjeu.

Trois outsiders pourraient aussi venir troubler la lutte pour les cinq

tickets olympiques. Rajunie sans la plupart de ses vedettes (Radja, Tabak, Komazec, Vrankovic), la Croatie veut effacer la mauvaise impression laissée lors de la dernière édition grâce au leadership de Toni Kukoc, triple-champion NBA avec les Bulls, et au savoir-faire d'éléments évoluant en Italie (V. Msrisc, Mulaomerovic). Déce-

vante aussi lors de ses précédents essais européens, la Sloénie mise sur le duo Zdravc-Nesterovic pour parvenir enfin en quarts de finale.

Avec un ensemble de grande taille et le plus du jeune ailier des Dallas Mavericks, Dirk Nowitzki, l'Allemagne peut surprendre.

La Turquie du shooteur Ibrahim

Kutluay et Israël, conduit par son meneur feu follet Oded Katash, paraissent plus limitées, même si ces deux équipes sont capables de réussir un coup.

Les deux dernières des cinq nations de l'ex-Yougoslavie — la Bosnie de Markovic et la Macédoine de Naumoski — ne sont pas à négliger mais n'ont pas le banc

pour tenir le choc sur une compétition longue.

Enfin, la Hongrie, avec son ailier des Bulls, Kornel David, et la République tchèque, privée de son meilleur joueur (Jiri Zidek), font figure de petits poucets qui auront du mal à passer le premier tour.

François BRASSAMIN



JEAN-PIERRE DE VINCENZI tient évidemment un discours de raison, celui du coach et DTN qu'il n'oublie pas d'être aussi. Donc, la France visera une des cinq — voire six — premières places de l'Euro afin d'obtenir un sésame pour les Jeux et relire, relire enfin, Los Angeles 1984 à Sydney 2000. En finir avec une

Un fol espoir

détestable disette olympique, c'est en effet le premier, l'indispensable objectif.

À Toulouse, à partir d'aujourd'hui, les Bleus nouvelle manière — on veut dire au complet —, Rigadeau et Abdul-Wahad en figures de proue, Frédéric Weis finalement valide, à court de forme, soit, mais cependant campé sur ses 2,18 m, vont s'attaquer à une sorte de mission de service public. Tout le basket français les attend, les espère vainqueurs empanachés, pour aller à la conquête des cœurs et des foules... Même leur entraîneur (et néanmoins DTN), que cela arrangerait bien aussi. Et pourquoi pas, en effet ? Nous sommes de ceux qui pensent que huit matches sans enjeu contre les Yougoslaves n'avaient de signification que pour les Bleus et, sans soupçonner leurs prestigieux sparring-partners de complaisance, au moins ces derniers n'étaient-ils pas à la recherche des mêmes certitudes.

Alors, oublions. Oublions une équipe de France « championne des matches amicaux », appellation par trop contrôlée dont Rigadeau lui-même faisait ses choux gras d'autodérision à Caen, et acceptons simplement de considérer dans le discours des leaders des Bleus — Rigadeau toujours, et avec davantage de force encore un Tariq Abdul-Wahad aussi puncheur en mots qu'en contre-attaque — un niveau d'ambition rarement affiché chez les basketteurs français.

La où le coach parle des Jeux, eux évoquent plus souvent le podium. On peut les croire un peu cinglés, mais il n'y a jamais eu autant de dingues pour être d'accord... et on doit l'être aussi !

Jean-Luc THOMAS

Digbeu et Julian, privés de compétition officielle depuis deux ans en équipe de France, attaquent l'Euro avec de très fortes ambitions, tout comme les Yougoslaves, tenants du titre.

(Photo Nicolas LUTTIAL)

France	Ce soir, 20 h 45 à Toulouse	Macédoine
4 Sonko (1,92 m-27 ans)	7 Foirest (1,97 m-25 ans)	14 Blazevski (1,99-26)
5 Digbeu (1,96-23)	13 Weis (2,18-22)	7 Kurtovic (1,94-22)
8 Sciarra (1,95-25)	6 Rigadeau (2,01-27)	4 Stefanov (1,86-25)
10 Risacher (2,03-26)	4 Stefanov (1,86-25)	7 Boceviski (2,07-25)
11 T. Gadou (2,05-30)	14 Bilba (1,98-30)	11 Mihajlovski (2,05-26)
12 Julian (2,06-24)	9 Abdul-Wahad (1,98-24)	10 Jovanovski (1,97-26)
15 Smith (2,07-37)	10 Naumoski (1,95-30)	11 Gecevski (2,06-19)
Ent. Jean-Pierre De Vincenzi		15 Cekovski (2,02-18)
		Zare Markovski Ent.

En direct sur Canal + vert (en différé sur Eurosport à 22 h 20)

Des écrans pour Naumoski

1 Naumoski (10) utilise les écrans des deux intérieurs Gecevski (11) et Boceviski (7) pour jouer le un contre un.

2 Si le un contre un est impossible, les intérieurs enchainent un écran pour Stefanov (4). Naumoski (10) peut alors lui offrir un tir.

Parcours en dribble → Course --- Passe ↗ Ecran

L'ADVERSAIRE LA MACÉDOINE

- **FORCES** : LA capacité à scorer de Naumoski. Une défense qui a bien tenu le choc en éliminatoires (61 pts contre en moyenne). Des intérieurs capables de s'écarter pour tirer, notamment à trois points. La volonté de bien représenter un petit pays secoué par les derniers événements dans les Balkans.
- **FAIBLESSES** : Pas de deuxième option offensive forte. La jeunesse (un seul joueur de plus de vingt-sept ans) et le manque d'expérience. L'absence d'un pivot de plus de 2,10 m. Un banc trop juste.

Face à la France

- Les deux pays ne se sont jamais rencontrés.

GROUPE A

FRANCE - MACÉDOINE (20 h 45)

Du bon pied, SVP

Les Bleus débute l'Euro ce soir face à la Macédoine, un adversaire taillé sur mesure pour les lancer dans la compétition sur le bon tempo avant d'aborder Israël et la Yougoslavie.

D'un de nos envoyés spéciaux à Toulouse
Arnaud LECOMTE

L n'y a finalement pas si loin de la Macédoine à l'Afrique du Sud. Il ne s'agit pas ici de comparer la Coupe du monde de foot et l'Euro de basket, le Velodrome de Marseille et le Palais des Sports de Toulouse. Mais, quelque part, les Bleus de Jean-Pierre De Vincenzi abordent ce soir la compétition par le même versant que les hommes de Jacquet l'an dernier à la même époque.

Ainsi, l'entrée en matière apparaît douce et inoffensive pour qui se fait une certaine idée des ambitions françaises, mais elle se présente solidement pour ouvrir l'appétit et se lancer à pleins poulmons dans la grande affaire de cette quinzaine, à savoir la qualification olympique et le podium si affinités.

Après deux ans de travail et de mise en bouche, finalisés ces trois dernières semaines par des matches de préparation bien fagotés, la France aborde la question avec la confiance qu'on était en droit de lui réclamer.

Affirmer une autorité

Son effectif est d'aplomb, même si Frédéric Weis et Thierry Gadou doivent encore se mettre au diapason, et ses certitudes de jeu sont fermement établies, les deux derniers matches amicaux contre l'Italie l'ont démontré. Elle manque de références en compétition et elle doit encore démontrer que la pression de l'événement et des attentes qu'il génère ne lui noue pas l'estomac. Mais elle se présente sur la ligne de départ avec un statut majeur que lui octroient son potentiel et les pronostiqueurs.

La petite et mystérieuse Macédoine, qui découvre la haute mer, doit donc être la première planche d'appel du triple saut proposé au premier tour. « Je suis assez confiant. Mais on doit se jeter là-dedans comme si on jouait notre va-tout. Sinon, c'est qu'on n'a rien compris et que les joueurs m'ont illusionné depuis deux ans », remarquait Jean-Pierre De Vincenzi, hier midi.

C'est en effet en poussant les feux de la détermination que les Bleus passeront ce premier cap. Car physiquement, athlétiquement et techniquement, la Macédoine n'est pas en mesure de rivaliser quarante minutes avec Rigadeau et les siens. Le mental, lui, réclame une vigilance permanente. « Les joueurs balancent toujours entre doutes et certitudes. Il y a des moments difficiles pour eux et il faut sans arrêt sentir le groupe monter en puissance »,

expliquait ainsi JPDV en faisant référence à un petit incident survenu avec Alain Digbeu, samedi, lors de l'entraînement de l'après-midi, obligeant le capitaine Jim Bilba à intervenir pour reténir son coéquipier de l'ASVEL qui voulait quitter la salle à la suite d'une altercation avec le coach. « Il y a eu une mise au point assez forte à un moment et j'en suis très heureux. C'est aussi cela la vie d'une équipe. J'espère que cela veut dire que la pression monte », ajoutait l'entraîneur des Bleus qui a évacué la salle à la suite de l'incident et décrété le huis clos jusqu'à nouvel ordre.

Il y a fort à parier que cette vive parenthèse ne sera pas la dernière, tant les Bleus portent en eux, tels qu'ils sont constitués pour cet Euro, un fort caractère. Ils ont du reste l'occasion de l'exprimer dès ce soir face à un adversaire inédit, jeune et sans complexes qui

pourrait bien jeter tout ou partie de son venin dès les premiers rebonds.

Prendre à la gorge Naumoski et ses frères en lachant la cavalerie des les premières mesures, ne pas laisser le temps aux Macédoniens d'organiser la solide défense dont ils font preuve à l'ordinaire et gérer avec méthode et rigueur la suite des événements, tel sera le programme face à une équipe dont les fondamentaux sont « culturelement » ceux du basket yougoslave au sens large. Autour de l'étoile Naumoski, brillant meneur-arrière-scoreur de très haute dimension, le jeu macédonien s'articule en toute simplicité : fixations intérieures et retours de passe pour les shooteurs à trois points, contre-attaques dès que l'occasion se présente.

Et comme dans tout effectif « yougoslave » normalement constitué, les intérieurs (le blond

Gecevski le premier) s'écartent volontiers pour surprendre à mi-distance. « On a la volonté d'arrêter Naumoski mais on ne va pas focaliser sur lui », précise De Vincenzi qui n'est pas non plus obnubilé par l'inévitable défense de zone que Zare Markovski, son homologue macédonien, a dû concocter pour contrer la puissance athlétique des Français. « Défensivement, nous devons aussi nous adapter à la mobilité de leurs intérieurs et mettre des gens pour les tenir », dit encore JPDV qui devrait donc largement solliciter sa cavalerie légère pour cette entrée en lice.

Mais plus qu'un duel purement technique, ce France-Macédoine sera, on le répète, l'affirmation d'une autorité, celle qui fait l'ordinaire des grandes équipes ou de celles qui aspirent à le devenir.

LUNDI 21 JUIN 1999

BBALLCHANNEL.FR

Bleu Rouge
Noir Jaune

PAGE 3 P

GROUPE A

Le président s'appelle Jordan

Jordan Kamcev, jeune (29 ans) président-mécène, est fou de ses basketteurs et les choie. Mais cela suffira-t-il à leur permettre de bousculer les Bleus, ce soir, et à leur construire plus tard un avenir ?

ZARE MARKOVSKI, le coach de la Macédoine, refuse manifestement tout miserabilisme. Suppose-t-on des difficultés dans la construction et la préparation de sa sélection ? Il blaise : « Pourquoi pensez-vous qu'on a eu des difficultés ? On n'a pas tant de joueurs que cela à l'étranger (*) et ils nous ont rejoints assez vite. » Quant au match d'ouverture à Toulouse contre la France, il l'évacue tout aussi vite : « On n'est pas dans les nuages, vous savez, on sait ce qui nous sépare des Français, surtout à domicile au premier soir de l'Euro. Bien sûr, on jouera le match, je n'ai jamais coaché pour perdre. Mais le but, c'est de taper Israël. Parce que je sais que même si nous battons les Français, ça ne nous dispenserait probablement pas de devoir triompher ensuite des Israéliens pour aller au deuxième tour, alors... »

Ceci bien posé, Zare Markovski vous invite

à sa table pour décrire l'organisation atypique du basket d'un petit pays où seuls le foot et son sport peuvent se targuer d'un professionnalisme dont les chiffres, bien peu vertigineux en comparaison des standards européens (Naumoski, le meneur-star de la sélection, touchait 685 000 dollars cette saison à Efes Pilsen), restent très confortables en regard de l'économie macédonienne : « Les meilleurs étrangers touchent 60 000 dollars la saison, les meilleurs internationaux 30 000, les bons joueurs nationaux 15 000 environ... », résume le coach.

En tout cas, ils ont fière allure, les Macédoniens, premiers adversaires des Français à Toulouse, dans leurs équipements « Fila » aux couleurs du drapeau national, jaune claquant-rouge écarlate. « Fila » ? Le très jeune (29 ans) président de la Fédération, Jordan (oui, c'est son prénom) Kamcev, est l'importateur de la marque dans son tout aus-

si jeune pays. Fils d'un riche homme d'affaires de Skopje, possesseur de mines en Ukraine, Kamcev est totalement toqué de ses basketteurs : « On l'a toutes les cinq minutes sur le portable, rigolait Zare Markovski pendant la préparation, il est sans cesse à demander des nouvelles des joueurs, ses amis les joueurs. Il est aux petits soins. Un type adorable. »

Le président-supporter, qui réside à Skopje dans le quartier le plus résidentiel de la capitale, voisin des plus hautes autorités de l'Etat, organise dans sa villa moultes soirées pour ses copains basketteurs, il les soigne, les chouchoute.

Mais si, ainsi choyé, le coach justifie : « Les gars sont très fiers de nous voir participer à cet Euro », il sait aussi que l'avenir du basket macédonien demeure très incertain, au-delà même des conditions économiques : « Je doute qu'on puisse former un nouveau

Naumoski, analyse-t-il, parce qu'à l'époque où Naumoski a grandi dans le basket, les meilleurs Macédoniens n'existaient pas en tant qu'équipe nationale mais formaient l'ossature du meilleur club de la République. Ils jouaient le Championnat yougoslave, l'une autre force que le Championnat de Macédoine actuel. »

Comme dans les autres pays issus de l'ex-Yougoslavie, les jeunes sportifs ont suivi le destin que leur imposait, la plupart du temps, l'histoire. Dragan Lukovski, par exemple, le meneur du Partizan Belgrade, présélectionné yougoslave, est macédonien : « Avec lui et Naumoski, soupire Markovski, on aurait une paire d'arrière magnifiques, mais je ne lui en veux pas. Au moment où il a choisi, il n'existait pas de passeport macédonien... »

Le jeune arrière prodige Vlado Ilievski (19 ans), qui a passé un an en high school (Saint Thomas d'Aquin, Connecticut) puis est

parti cirer le banc au Partizan, près de Lukovski, est né dans une petite ville frontalière avec la Bulgarie, la Macédoine et la Grèce : « J'ai essayé de le dissuader de partir, explique encore Markovski. Mais dans son coin, les gens se sentaient profondément yougoslaves, plus que macédoniens... »

Le coach, qui lui aussi appartient à la diaspora puisqu'il coacha quatre saisons en Italie, un an à Bellinzona (Suisse) et depuis deux saisons en Turquie (Darusafaka), se console en rappelant qu'il aura sous sa direction en France deux éléments dont il guida les tout premiers dribbles au Rabotnicki Skopje, le meneur Stefanov et le pivot Stankovic.

Jean-Luc THOMAS

(*) Boczovski à Oberhelchingen (ALL), Ilievski au Partizan Belgrade (YOU), Naumoski à Efes Pilsen Istanbul (TUR).

GROUPE D

▶ RÉP. TCHÈQUE - LITUANIE (18 heures) ◀

Ils savent jouer à la balte

Ayant battu le rappel de ses meilleurs joueurs, y compris l'immense Arvydas Sabonis, c'est une Lituanie euphorique qui se pose en principale rivale de la Yougoslavie et rêve du titre européen.

De notre envoyée spéciale à Dijon
Liliane TREVISAN

LS ont toujours été en fait, là-haut, sur les bords de la Baltique, un petit peuple (3,7 millions d'habitants) d'irréductibles résistant encore et toujours à l'envahisseur russe, tant et si bien que faire de la résistance est devenu chez eux une tradition, perpétuée gaillardement sur les terrains de basket. Depuis 1940 et leur annexion à la toute-puissante URSS, et alors que l'Armée rouge investissait leur territoire, c'est sur les terrains que les Lituanien ont trouvé leur maquis. Nourri par la longue histoire de cette révolte, symbolisée dans les années 80 par les affrontements épiques entre le Zalgiris Kaunas, porte-drapeau de la patrie, et le CSKA Moscou, le basket balte est depuis longtemps une affaire d'Etat.

Il l'est toujours aujourd'hui, même si la Lituanie a retrouvé son indépendance depuis 1991. Comment expliquer autrement que Rimas Kurtinaitis, le shooter infernal, en son temps l'un des flambeaux du basket lituanien, soit aujourd'hui le ministre des Sports de son pays ? Comment expliquer autrement cette frénésie qui agite tout le pays depuis l'annonce du retour en sélection nationale du gigantesque Arvydas Sabonis, l'ex-pivot de Kaunas, aujourd'hui au sommet de son art et de sa gloire à trente-quatre ans, ayant enfin imposé l'empreinte de son jeu au sein de la très exigeante NBA ?

Sabonis de retour après une saison bien pleine sous le maillot de Portland (12,1 points et 7,9 rebonds en saison régulière), et c'est tout le pays qui se prend à rêver d'une gloire européenne. Championne d'Europe en 1937 et 1946, la Lituanie a en effet singulièrement redoré son blason dans les années 90 : médaille de bronze aux JO de 1992 et 1996, 7^e au Championnat du monde 1998, vice-champion d'Europe en 1995, la sélection nationale compte bien en effet surfer sur la vague victorieuse qui a vu le Zalgiris Kaunas et son basket de fête sacrés champions d'Europe 1999.

LA TENDANCE (groupe D)

Les Grecs sur la défensive

DIJON. — « Notre équipe est jeune et ne sera pas à maturité avant trois ans. Nous n'en espérons pas moins nous qualifier pour Sydney », a pris son avertissement le capitaine allemand, Henrik Rödl. Les Allemands, avec le renfort de Dirk Nowitzki, seront soutenus par un demi-millier de supporters, et espèrent donc dominer au moins la Grèce (sans Rentzias ni Ekonomou) pour sortir en bonne position au second tour, les Tchèques étant vraiment en retrait de ce groupe. En favori indéniable, la Lituanie de Sabonis suivra donc avec curiosité l'Allemagne-Grèce de ce soir. — C. C.

Vient de paraître

Le guide complet

maxi BASKET

REPORTAGE

26

EUR BAS ET 99

Allez la France !

Chez votre marchand de journaux

Avec pas moins de sept joueurs du Zalgiris pour constituer l'ossature de cette équipe, il est donc permis d'y croire. D'autant que, pour la première fois depuis bien longtemps, cette équipe disposera enfin de tous ses éléments.

L'Europe va donc pouvoir juger de la consistance de ce basket échevelé qui avait soufflé sur le Final Four, un jeu de vitesse et de mouvement, résolument offensif mais à haut risque, emmené par le trio d'extérieurs de Kaunas : M. Zukauskas, Slombergas et Adomaitis, auxquels on peut ajouter l'expérience et l'efficacité d'un habitué des joutes européennes, le superbe Arturas Karnisovas, deuxième scoreur du dernier Mondial. A l'intérieur, également, la Lituanie aura peu de rivaux : Elnikis et E. Zukauskas font partie du top européen en la matière. Quant à Sabonis (11,5 points en deux matches), il semble s'être bien intégré au collectif lituanien, et réciproquement.

Les enregistrements du tournoi de Kaunas, les 17 et 18 juin, au cours duquel le géant balte effectuait son début de saison, semblent avoir rassuré tout le monde sur les capacités d'adaptation d'un « Sabo » qui n'a plus ses jambes de vingt ans, et d'un groupe qui aime faire courir la balle mais doit apprendre aussi, dans un autre registre, à utiliser intelligemment son pivot. La courte victoire acquise alors sur le grand rival yougoslave (78-77) a électrisé encore plus l'euphorie montante. Qui néglige tout de même un peu le fait que ce groupe-là manque cruellement d'un meneur d'impact à ce niveau (Kaunas avait Tyus Edney...), même s'il est vrai que la plupart de ces joueurs savent jouer à la balte.

« C'est vrai qu'en Lituanie tout le monde parle de ce titre européen, confirme Gedrius Janonis, journaliste de l'hebdomadaire de basket Krepas. Toutes les publicités qui annonçaient ce match Lituanie-Yougoslavie pour le tournoi de Kaunas le présentaient comme la future finale du Championnat d'Europe... » Ce n'est pas Sabonis, qui a acheté une douzaine de billets pour chaque match et fait réserver quatre ou cinq suites pour tout son entourage qui lui suivait en France, qui dira le contraire !

GROUPE C

▶ CROATIE - ITALIE (20 h 45) ◀



Les Azzurri, très chahutés par les Français vendredi soir à Toulouse, n'en conservaient pas moins leur « grinta » sous les panneaux. Elle leur sera à nouveau particulièrement utile ce soir contre les Croates.

(Photo Nicolas LUTTAU)

Crise à l'italienne

Contrariée par les blessures, des tensions internes et des prestations en dents de scie, la Squadra Azzurra vit des heures agitées. Un succès contre la Croatie ce soir est déjà impératif pour le vice-champion d'Europe.

De nos envoyés spéciaux à Antibes
Thierry MARCHAND
et Dominique ROUSSEAU

SUR la terrasse ensoleillée de l'hôtel Ambassadeur, à Juan-les-Pins, « Boscia » Tanjevic rallume une énième fois son cigare toré. L'ex-coach de Limoges n'a pas changé. Toujours aussi affable, aussi chaleureux et aussi nerveux. « La pression, je vis avec depuis toujours. J'y suis habitué. » Cette fois pourtant, l'entraîneur de la Squadra Azzurra est devant un impératif : qualifier les Bleus italiens pour les JO auxquels, à l'instar de leurs homologues français, ils n'ont plus participé depuis 1984 (à LA). La charge est lourde, presque obsédante, pour celui qui a pris la succession d'Ettore Messina après l'Euro 97, dont l'Italie fut un surprenant finaliste. Il le sait et s'y est préparé.

« Depuis deux ans, on a rajouté l'équipe et privilégié une ossature. Je fonctionne avec elle comme avec une équipe de club. On ira ou pas aux JO, mais avec les mêmes joueurs. » Autrement dit sans les vétérans (Rusconi, Pittis), les naturalisés (Del Negro) ou ceux qui ne cadrent pas la philosophie du Bosniaque. Pour son manque de rigueur, son inaptitude défensive (le credo de Tanjevic) et son extravaganza, le talentueux meneur de Varese, Gian Marco Pozzocco, est ainsi passé à la trappe. Réduit à un rôle de remplaçant qu'il ne supportait plus, le « Pozz » s'est envolé durant le tournoi Acropolis (début juin), prétextant le refus d'une teinture de cheveux pour claquer la porte. « Il voulait faire la star, jouer trente minutes par match », explique Tanjevic. « Avec moi, seul Myers peut prétendre à ce temps de jeu. Parce qu'il est bon en attaque et en défense. »

A travers l'exemple de la « Mouche atomique », c'est toute l'intransigeance (calculée), le caractère (volontairement) conflictuel de Tanjevic, bien dans la lignée des coaches de l'ex-Yougoslavie, qui pointent en exergue. « C'est vrai qu'il aime aller au conflit, admet Andrea Meneghin. C'est parfois dur à gérer, et il lui arrive d'aller trop loin. » Une opinion partagée par Antoine Rigaudier qui s'interrogeait la semaine dernière sur « la capacité d'un groupe assez jeune et avec de fortes personnalités à supporter tout cela ».

Le cas Myers

Car à force de faire bouillir la cocotte, le couvercle saute. Fémoin, les multiples algarades (Fucakovic, Myers, Tanjevic) d'un match de préparation face aux Russes il y a deux semaines, lequel faisait suite à une raclée subie face à la Grèce (77-53). « Ce jour-là, j'ai transmis ma nervosité aux joueurs, admet Tanjevic. Mais sciemment, pour produire une réaction. » Une tactique qui peut avoir des effets pervers. Fragilisé par sa situation personnelle à Teamsystem, Carlton Myers est dans l'œil de tous les cyclones. Plebiscité par Tanjevic, qui lui a confié les clés de l'équipe, ce fils de jazzman se noie dans les blues et une fâcheuse tendance à la jouer solo. Tant sur le terrain qu'en dehors. A l'hôtel, il l'isole du groupe. Samedi soir, il a même séché le repas de l'équipe pour sortir en ville avec trois potes. « Comme l'ont montré les deux matches contre la France à Toulouse, l'équipe joue mieux sans lui qu'avec lui, commente certains, il ralentit le jeu. » Entre l'affaire Pozzocco et les errances de Myers, Tanjevic a donc déjà eu fort à faire durant une préparation que le coach qualifie de « meilleure que celle de l'an dernier pour les Championnats du monde » (où l'Italie a fini 6^e) malgré des prestations en dents de scie au niveau de la qualité de jeu (mais seulement deux défaites en Grèce et en France). Il n'a, de plus, guère été aidé par les blessures qui

ont frappé Abbio (opéré d'une cheville et qui n'a recommencé à s'entraîner que depuis six jours), Frosini (forfait à cause d'une lombalgie), Bonora, Damiano, Marconato et Meneghin qui souffre d'une contusion et ne s'est pas entraîné ces deux derniers jours. « J'ai travaillé seul en piscine, avouait-il hier. Si la douleur disparaît, je joue. Sinon... je joue aussi ! » Avec son équipier de Varese, Sandro De Poli (un ailier polyvalent), Meneghin est en effet l'âme de l'équipe. Reconverti en meneur après le départ du Pozz, il est le créateur, l'inspirateur, le catalyseur

de l'attaque en triangle pronée par Tanjevic. Une attaque qui proscrie le dribble et où mouvements, rotations et circulation de balle seront encore les maîtres mots face à la Croatie de Kukoc (dont on attend le duel avec De Poli). « Ils ont un jeu rapide et fluide avec un gars comme Mrsic qui est mon équipier à Varese. Ce sera dur », remarque Meneghin. Tanjevic va même plus loin. « C'est un match capital pour le moral de l'équipe », conclut-il en inhalant la fumée. Le cigare va souffrir.

GROUPE B

▶ SLOVÉNIE - RUSSIE (18 heures) ◀

Mikhaïlov, le grand absent

C'EST rare mais vrai : Sergueï Belov peut être cordial. Hier, l'entraîneur des vice-champions du monde à palatré avec tous les journalistes.

Il a évoqué sa sélection, où ne figuraient pas Mikhaïlov, Fetissov et Kirilenko. « Fetissov devient mauvais, assena-t-il. Il n'a rien prouvé cette saison, tout juste qu'il n'a plus le niveau pour jouer à Sarajevo. » Concernant le jeune prodige du CSKA Moscou, Belov s'est montré perplexe. « Kirilenko a fait toute la préparation avec nous, mais les médecins de son club nous ont certifié qu'il lui fallait deux semaines de repos. » Raison invoquée : le jeune homme aurait souffert de problèmes de cœur cette saison. Quant à Mikhaïl Mikhaïlov, blessé à un genou, il sera le grand absent. « Qui va le remplacer ? C'est un mystère, même pour moi, lache Belov. Kisourine peut évoluer en 5, ou Panov en 4 ou 5... » En plus de cela, Babkov, touché

au tendon d'Achille lors du Championnat d'Espagne, ne sera utilisé que « dans les situations critiques ». L'équipe de Russie ne semble donc pas au mieux (comme toujours) : son moral ne serait qu'à 70 % à cause des sempiternels problèmes d'argent de la Fédération (sur laquelle Belov, son président jusqu'en février 1998, tire à boulets rouges). Mais, comme le dit l'entraîneur slovène, « les Russes pleurent toujours avant, et savent finalement jouer quand il faut ».

L'étape révélatrice devrait se jouer cet après-midi à Clermont-Ferrand. « La Sloénie est notre adversaire le plus fort dans ce groupe », insiste Belov. Il clame que si les observateurs songent déjà à une finale Yougoslavie-Lituanie, si ses dirigeants ne réclament qu'une qualification aux Jeux Olympiques, ses joueurs et lui veulent plus : surprendre, et se retrouver, au minimum, dans le carré final. — C. N.

Après un Mondial 1998 très convaincant (5^{es}), les Espagnols espèrent profiter de l'affaiblissement supposé des Russes, 2^{es} à Athènes — privés notamment de Mikhaïlov et de l'espoir Kirilenko. Aussi l'affrontement des deux au soir de la troisième journée vaudra-t-il sans aucun doute son pesant d'adrénaline. La Sloénie du trio Zdovc, Milic, Nestorovic espère passer ce tour et devrait laisser derrière elle une Hongrie qu'elle a d'ailleurs battue (80-66) il y a une semaine à Caen.

LA TENDANCE (groupe C)

Chocs d'entrée

Pour le shooter turc Ibrahim Kutlay, il y aura un challenge à relever face à Nenad Markovic, et l'on pourrait croire que Turs et Bosnie vont d'entrer la troisième place du groupe, celle qui sauve... Mais que vaut vraiment la Croatie (11^e à l'Euro 97) avec Kukoc comme seul renfort-star ? Et l'Italie (6^e au Mondial) sera-t-elle remise des errements de sa préparation ? Les vaincus de la première journée seront d'embellie très mal à l'aise...

LA TENDANCE (groupe B)

L'Espagne à l'affût

LA GAZETTE DE L'EURO

La Yougoslavie attend Stojakovic

TOULOUSE. — Hier, Zeljko Obradovic ne savait plus où donner de l'oreille. Un portable sur l'une, un second sur l'autre, assis dans le hall de l'hôtel, l'entraîneur yougoslave tentait d'avoir des nouvelles précises au sujet de Pedrag Stojakovic, toujours à Salonique pour vérifier l'état de son genou blessé (infection), qui l'a empêché de jouer les deux derniers matches de préparation. Finalement, Stojakovic figure dans la liste des douze sélectionnés que la délégation

yougoslave n'a divulguée qu'hier en début de soirée, à la réunion technique. Stojakovic doit arriver à Toulouse, aujourd'hui et sera ménagé lors des deux premières rencontres face à Israël et la Macédoine.

Et la fièvre dont souffrait Gurovic s'étant estompée, Drobnyak et Beric, qui étaient en balance avec Loncar et Scepanovic pour les dernières places, ont été les sacrifiés des quatorze joueurs présents à Toulouse. — L. C.

■ **NAUMOSKI EXEMPTÉ.** — Petar Naumoski ne s'est pas entraîné hier après-midi avec le reste de la sélection macédonienne qui affronte aujourd'hui la France (20 h 45) en ouverture de l'Euro 99. Se ressentant d'une petite douleur à la cuisse, il a préféré rester à l'hôtel où il s'est offert quelques moments de détente au sauna. Un petit break sans conséquences puisque Petar sera bien la meche à surveiller de la jeune sélection dirigée par le coach, Zare Markovski. — D. L.

■ **JOSPIN DANS LES TRIBUNES.** — Passionné de basket et conseiller général de Cointegabelle, Lionel Jospin devrait profiter de sa présence sur ses terres aujourd'hui, pour assister au premier match de l'équipe de France à Toulouse. Si le récent attentat contre la perception de son fief électoral a soulevé quelques inquiétudes concernant sa sécurité, le Premier ministre, qu'on avait soupçonné d'être moins fan de foot que Jacques Chirac lors de la dernière Coupe du monde, devrait malgré tout être présent dans les tribunes ce soir. Histoire de démontrer que le basket, il aime vraiment ça.

■ **LA GRÈCE SUR LA DÉFENSIVE.** — Arrivés les derniers samedi soir à Dijon, les Grecs — avec Karagoutsis, mais finalement sans Rentzias —, dont Costas Petropoulos estime qu'ils sont « d'abord très forts mentalement », paraissent se méfier de l'Allemagne, « qui, avec Nowitzki en plus, n'est plus celle des qualifications », prévient même le meneur Nikos Boudouris. A noter qu'hier, les Grecs ont plus particulièrement travaillé des points de détail en défense. « Pour mieux contrer l'équipe allemande », a simplement indiqué Petropoulos. — C. C.

■ **CROATIE - PRKACIN FIÈVREUX, KUKOC TACLEUR.** — Arrivés les derniers samedi soir à Antibes, les Croates se sont entraînés pour la première fois hier en début d'après-midi. A part la fièvre de Nikola Prkacin, rien d'autre à signaler sur le plan médical. Lors du point presse d'hier matin, Bosko Bogic, le coach croate, a fait son numéro d'ours mal léché clopeur, s'assurant du regard que le poseur de questions a bien compris qu'il ne lui répondrait rien. Exemple : « Comment battre l'Italie ? » Réponse : « En étant meilleurs qu'eux... » Heureusement que Toni Kukoc a été plus bavard : « Si cette équipe a du talent, elle est inexpérimentée. Si on ne joue pas à 100 % et en équipe, ça ne marchera sûrement pas. » En revenant sur les Bulls, Toni Kukoc en a profité pour lâcher en passant : « Il y a un an, le management des Bulls voulait que Jordan prenne sa retraite et s'ils avaient vraiment voulu mettre l'argent sur la table, Phil Jackson serait resté. » — D. Ro.

PANORAMA

Jennings : Le Mans s'en mêle

Le transfert de Keith Jennings est décidément bien tortueux. Alors que l'ASVEL avait annoncé l'arrivée du meneur américain et discuté avec lui vendredi dernier de vive voix de la prochaine saison, le Real Madrid a indiqué ce week-end avoir fait signer Jennings. Mais c'est maintenant Le Mans qui met son grain de sel dans l'affaire. Dans le communiqué d'un de ses principaux dirigeants, Christian Baltzer, le MSB a affirmé hier que le joueur « est toujours sous contrat » puisqu'il n'a pas résilié à la date butoir du 15 juin par lettre recommandée avec accusé de réception son contrat de deux ans paraphé en 1998 avec une clause libératoire. Pour s'offrir les services de Jennings, il faudra obtenir l'accord du Mans qui souhaitait que le MVP du dernier Championnat reste dans la Sarthe. A suivre.

■ **DIJON : LA VOLTE-FACE DE BEECHUM (Bernard Granjean).** — C'était l'air d'un Beechum, l'arrière-ailier américain au passeport allemand, qui évoluait l'an passé au Telekom Bonn, avant d'être donné en prêt à l'ASVEL à Dijon. Là ! Le fax de confirmation n'est jamais arrivé jusqu'en Bourgogne et on a même appris ce week-end que Beechum avait en fait préféré remplir pour deux ans à Bonn.

● VOIR LA COMPOSITION DES ÉQUIPES ET LE PROGRAMME DANS LE GUIDE DE L'EURO PAGES 14 ET 15.

NBA

Spurs sans domicile fixe

Malgré sa réussite sportive, la franchise texane, qui n'a pas de salle adéquate, pourrait déménager un de ces jours.

SAN ANTONIO. — Curieux de parler d'un SDF quand il s'agit d'un potentiel champion NBA, mais la vérité est là : la franchise des Spurs n'est qu'en transit dans la caverneuse salle de l'Alamodome qui avait été construite, au départ, dans l'optique d'attirer une franchise NFL. Les Spurs évoluent auparavant à l'HemisFair, une salle où ils se sentaient au contraire un peu à l'étroit. Une chose est certaine, comme le rappelle avant-hier le San Antonio Express News : « L'avenir des champions de la Conférence Ouest (en attendant peut-être mieux) ne sera pas assuré à San Antonio sans la construction d'une salle spéciale. Cette incertitude fait même planer la menace du départ de Tim Duncan, qui terminera son contrat à

la fin de la saison prochaine. » « C'est un sujet délicat, confiait ce dernier. Sur que j'ai besoin de savoir si l'équipe va rester. »

Soucis également chez David Robinson, qui, à lui, quasiment toujours connu ces rumeurs de déménagement : « C'est toujours un peu ennuyeux de devoir vivre avec cette incertitude. »

Ce flou ne sera dissipé que si les contribuables de la région sont d'accord pour que la puissance locale aide financièrement à la construction de la nouvelle salle. « La tendance est plutôt à l'optimisme. Un titre NBA faciliterait les choses », estime Terry Lyons, responsable des relations internationales de la NBA. — P. Co.

■ **OU SONT LES STARS ?** — On sait que le All-Star Game de cette saison a été supprimé pour cause de calendrier réduit. A défaut, pour désigner les étoiles de l'année, il suffit de se reporter à la composition des trois meilleurs cinq de la saison. Et là, surprise ! Notre éminent confrère USA Today a déniché une vérité éloquent : un seul des joueurs participants à l'une ou l'autre des finales de Conférence a réussi à atteindre le gotha de la ligue : Tim Duncan (San Antonio), membre du premier cinq. C'est un superbe démenti à la théorie de l'empilage des stars, un système, notamment pratiqué avec l'insuccès que l'on sait par les Lakers. A l'opposé, quelle magnifique illustration des vertus du jeu d'équipe !

■ **MOSS EN SPECTATEUR.** — San Antonio n'est pas New York. On ne peut admirer à l'Alamodome un aréopage de vedettes du showbiz ou du sport comme au Madison Square Garden. Il faut se contenter de deuxièmes couteaux. Mais le public local, qui a des goûts simples, a quand même beaucoup apprécié la présence, lors du match n° 1, de Randy Moss, le meilleur receveur de la NFL cette saison et Ricky Williams, le Heisman Trophy.

■ **ÉTAT CONTRE ÉTAT.** — Il est très rare que deux Etats se disputent la même année deux des quatre finales des grands sports nord-américains (NBA, NHL, NFL, MLB). C'est pourtant le cas cette année où Buffalo (NHL) et New York (NBA) sont en lice pour l'état de New York et Dallas (NHL) et San Antonio (NBA) pour le Texas. On connaît un seul précédent à une telle double confrontation : en 1973, les Oakland Athletics (Californie) battaient les New York Mets dans la Série mondiale de base-ball et les New York Knicks s'imposaient aux Lakers dans la finale NBA. On se souvient, dans le même ordre d'idée, qu'en 1994, c'était carrément une seule ville qui tentait le coup double, puisque les New York Rangers étaient dans la finale de la coupe Stanley et les New York Knicks dans celle de la NBA. Les Rangers avaient décroché la timbale, au contraire des Knicks, battus par Houston.

■ **GAZE AUX DEUXIÈMES LOGES.** — Andrew Gaze, le joueur australien des Spurs, n'a pas joué une minute dans cette finale. Et pour cause : il ne fait pas partie de l'effectif actif de ces play-offs. Mais toujours sous contrat, il est qu'il a même bien présent : au deuxième rang, derrière le banc de son équipe. Curieux destin pour celui qui a remporté sept titres de MVP dans la Ligue australienne et qui joue les utilités depuis le début de la saison (19 apparitions à 3' et 1,1 point de moyenne). « Sur que j'envisie mes coéquipiers, confiait-il avant le match n° 2. Mais je sais que certains d'entre eux sont depuis longtemps avec cette équipe et qu'ils passent avant moi. Cependant je suis très excité d'être là et d'apporter quand même quelque chose. Comme mon soutien moral ou ma contribution aux entraînements. Donc, en résumé, c'est quand même une formidable expérience. » — P. Co.

L'ENTRETIEN
DU LUNDI

JEAN-PIERRE DE VINCENZI

L'EQUIPE

L'objectif, c'est les Jeux

L'entraîneur de l'équipe de France, issu du giron fédéral, a fait de la qualification pour Syney sa priorité. Elle est logique et réaliste, mais ce coach qui a su s'imposer dans le paysage du haut niveau n'ignore pas que sa sélection a aussi fait lever des attentes supérieures. Il sera demandé un peu plus à l'équipe de France.



J'ai prouvé que je pouvais diriger l'équipe de France. On a fait dix sur dix en qualifications. Certes, l'Euro 97 a été décevant avec tous ces blessés. Aujourd'hui, on est à l'heure de vérité !

Entretien réalisé par François BRASSAMIN et Arnaud LECOMTE

« JEAN-PIERRE, comment êtes-vous venu au basket dans le Sud-Ouest ?

— Je jouais au rugby à Marmande mais un jour, j'ai mal pluqué et, au lieu de prendre de travers, j'ai pris de face et je me suis retrouvé le nez... de travers. Il a bien fallu que j'explique à mes parents que j'allais arrêter ce sport. Comme je l'affectionnais, je m'étais dit que le basket allait m'aider à gagner en qualités athlétiques et en vitesse, et que, pendant un an ou deux, cela allait être une parenthèse avant de revenir encore plus fort. Mais, à Tonneins, j'ai rencontré un excellent éducateur qui m'a donné le virus et je suis resté au basket.

— Quelle fut votre carrière de joueur ?
— Les centres de formation n'existant pas, j'étais Espoir national. J'ai choisi les études de professeur d'EPS et mis ma carrière en veilleuse. Quand ce fut terminé, je me suis un peu relancé et j'ai été admis au Bataillon de Joinville en équipe de France militaires. Jean Luent arrivait à l'époque. À la sortie du Bataillon, j'avais quelques propositions pour jouer en Nationale 1 ou en Nationale 2. J'ai préféré me lancer dans la carrière d'entraîneur car je possédais mes brevets d'Etat, et j'ai eu la possibilité de devenir CTR (conseiller technique régional). J'ai encadré immédiatement les équipes nationales en tant qu'assistant. Hormis l'équipe de France féminines, j'ai été l'assistant de toutes les équipes nationales. J'ai travaillé avec les Cormy, Passemard, Jordane.

— Pourquoi avoir bifurqué si tôt ?
— J'avais déjà une formation d'éducateur. Je voyais plus mon avenir comme cela qu'en tant que sixième homme dans ce qui est la Pro A ou la Pro B d'aujourd'hui. J'ai continué à jouer en Nationale 3 ou 4 sans m'entraîner jusqu'à la trentaine. Je fais partie des gens, comme Bergeaud ou Messina, qui ont commencé tôt à entraîner. Certains ont une vision faussée des choses. On a cru, parce que des Monclar, des Beugnot sont apparus, qu'il suffisait d'être joueur et de passer un brevet d'Etat pour être coach. Mais entraîneur, c'est un métier qui se prépare de longue haleine, à part pour les exceptions que j'ai citées.

— Le titre européen de 1992 avec l'équipe de France juniors est un moment-clé dans votre parcours.

— Quand Francis Jordane m'a proposé cette équipe, je pensais que c'était une formation casse-gueule car on sortait de la nuit. Mais pour moi, cela a été le début de tout. On est parti d'une non-qualification en France pour terminer septième (en 1990), puis rebondir sur le

titre européen. Ma carrière d'entraîneur a été boostée par ce titre. Certains joueurs, qui ont été champions d'Europe (Sclarra, Julian, Meriguet, Abdul-Wahad), ont été marqués par cette aventure. Noah a dit qu'être premier, ce n'est pas être second. C'est notre seule équipe nationale qui ait remporté à ce jour une médaille d'or. Cela crée des liens, des non-dits, des rapports que je peux me permettre d'avoir avec certains parce qu'on a vécu cela. J'imagine que Malkovic a des rapports similaires avec des joueurs avec qui il a gagné des titres.

— Vous avez été amené à prendre l'équipe A dans des circonstances assez particulières...

— Je crois que le président de la Fédération s'est dit à un moment : il faut qu'on sorte de l'impasse "entraîneur de club ou non". Les coaches de club voyaient cela comme un casse-pipe. (...) Yvan Mainini, lui, s'est dit : il faut construire quelque chose avec quelqu'un du sérail qui connaisse le milieu clubs. Il m'a demandé de prendre cette équipe un peu à mon étonnement, mais pas trop, car on a une relation de confiance particulière. Alors j'ai pensé : pourquoi pas ? Car j'avais un interlocuteur fiable avec qui j'allais pouvoir m'entendre.

— Certains vous ont aussi reproché de ne pas avoir d'expérience de haut niveau en club.

— C'était logique. On ne peut pas occulter la réalité. Mais on m'a laissé une marge de manœuvre pour prouver qu'il y avait de la place pour quelqu'un au profil atypique mais connaissant bien le milieu des équipes nationales. J'ai prouvé que je pouvais diriger l'équipe de France. On a fait dix sur dix en qualifications. Certes l'Euro 97, avec tous les blessés, a été un peu décevant. Aujourd'hui, on est à l'heure de vérité !

— Sélectionneur national, c'est particulier ?

— On est tout seul. Même si je me suis évertué à construire un staff autour de moi avec de vrais confidents et une équipe de travail. On est seul pour les choix. Cela dit, c'est un peu pareil pour tous les coaches...

— Vous avez souhaité échanger des expériences avec vos collègues d'autres sports, comme Daniel Costantini, Jean-Claude Skrela et Aimé Jacquet...

— Quand je suis arrivé dans la fonction, par le biais d'un ami commun, Costantini m'a appelé. On a déjeuné ensemble et je garde un grand souvenir de ce premier entretien, qui m'a été

Tariq peut amener entre quinze, vingt points, sans forcer, en jouant le jeu rapide, la pénétration, le post-up, en s'exprimant au rebond offensif ou défensif. Hormis le shoot à la Stojakovic, il a tout l'autre versant du basket. Le jour où il aura ce shoot, il sera le petit frère de Jordan.

très bénéfique. Il sortait d'un titre mondial gagné dans la difficulté. Il a mis l'accent sur le fait que rien ne se passe dans la joie, la bonté et l'amour. Parfois, les grands titres se gagnent dans le conflit total. Il m'a mis en garde sans le savoir contre certaines choses et j'en ai retiré beaucoup d'enseignements. On a tous quasiment les mêmes problèmes, même si les sports sont différents. Le premier rôle du sélectionneur, c'est de faire des choix. Je ne crois pas qu'il faille se montrer autocrate pour se donner une assurance. Pour moi, il faut être à l'écoute de tout comme un élève curieux. Il faut se donner le temps de ses décisions. Avoir des objectifs à court, moyen et long termes pour avancer selon une certaine ligne de conduite. Et puis à un moment il faut trancher, après une mûre réflexion, une écoute complète, totale.

— Vous avez souhaité protéger le groupe des sollicitations extérieures pendant l'Euro.

— C'est mal compris. Je souhaite que tout le monde puisse travailler mais les journées en équipe nationale commencent à 8 heures du matin pour se terminer à 23 heures, voire minuit. Il faut que les joueurs gardent du temps de repos. Le repos est presque plus important que le travail. Il faut mettre en place un système dans lequel tout le monde puisse trouver son compte, la presse, les sponsors, la Fédération, les supporters, les gens qui donnent au basket. Il ne faut pas qu'on occulte l'objectif majeur qui est le travail dans la sérénité et la tranquillité pour aller vers la performance. Il faut mettre en place des règles que, dans notre sport, sont de bricoleurs un peu, on ne connaissait pas... Tout le monde était mélangé avec tout le monde, à la bonne franquette. Là, en France, il va y avoir une forte pression médiatique.

— Jouer l'Euro en France un an après la victoire des footballeurs, c'est quelque chose d'un peu particulier...

— Si l'on n'y avait pas eu le foot, cela aurait été l'Euro qu'on connaît, car les joueurs étaient déjà mobilisés là-dessus, mais le foot a donné une autre dimension à l'événement sportif et à la victoire. (...) On a dit : "Impossible n'est pas français." C'est facile à dire. Je crois au travail,



(Photos Daniel BARDOU)

depuis deux ans alors qu'il ne l'avait pas fait auparavant.

— Son passage en Italie lui a donné une dimension supplémentaire. Il a connu une évolution régulière. A Cholet, il a atteint le niveau d'international, à Pau, il est devenu un gros joueur. Je pense qu'il va partir en NBA. Il franchit l'étape après l'étape. Il va en faire profiter l'équipe de France.

— Est-ce pour vous un interlocuteur privilégié ?

— Oui. Par sa connaissance du basket européen, son approche de la compétition, même si parfois il se met la suppression. C'est un des rares joueurs de l'équipe capables de mettre le groupe en état de pression pour la compétition.

— Qu'attendez-vous de Tariq Abdul-Wahad ?

— Qu'il arrive à exprimer son basket, celui qu'on a défini depuis qu'il est revenu en France, qu'il continue à l'affirmer durant ce tournoi européen et qu'il arrive à surmonter les régimes de faveur auxquels il va avoir droit parce que c'est un joueur de NBA. Cela ne sera pas facile. Il y a l'impact défensif mais aussi offensif. Quand on parle d'attaque, on voit un joueur shooter à dix mètres. Ce n'est pas son jeu, mais lui il est capable d'amener entre quinze et vingt points sans forcer en jouant le jeu rapide, la pénétration, le post up (dos au panier), en s'exprimant au rebond offensif ou défensif. Hormis le shoot à la Stojakovic (NDLR : de Vincenzi fait allusion ici aux lirs à longue portée), il a tout l'autre versant du basket. Le jour où il aura ce shoot, il sera le petit frère de Michael Jordan.

— La présence de Frédéric Weis est-elle nécessaire pour réussir un grand Euro ?

— S'il est là en forme, c'est très important pour nous, mais il n'est pas question que tout l'Euro repose sur ses épaules. C'est un jeune joueur qui n'a aucune expérience de cette compétition, et on a d'autres arguments à faire valoir. C'est une pièce importante dans notre système offensif et défensif mais tout axer sur lui serait une erreur.

— Qu'attendez-vous des joueurs du banc ?

— Mon rêve, c'est d'avoir une équipe avec des joueurs majeurs et d'autres qui sachent sortir du banc, qui prennent leur mal en patience. Des joueurs capables d'exprimer un basket au service de l'équipe et pas de penser à leur expression personnelle avant le résultat. (...) Ceux-là sont des battants. Le résultat va rejillir au centuple. Etre douzième homme dans l'équipe qui va aller aux Jeux Olympiques, c'est plus valorisant que de jouer vingt-cinq minutes ou de mettre quinze points dans une équipe de France qui termine dixième.

— Quel objectif fixez-vous à l'équipe de France lors de cet Euro ?

— Il faut arrêter de rêver, de dire n'importe quoi. L'objectif, c'est d'aller aux Jeux Olympiques. Si on termine sixième et qu'on va aux JO, l'objectif aura été réalisé et peut-être que l'on sera à notre place. Maintenant, il faut aller aux JO de la meilleure manière en passant les quarts et en allant en demi-finale, car après, tout est possible. Le podium arriverait derrière une qualification et cela serait le moins problématique. Si, par hasard, on se fait claqueter la porte au nez, comme ça peut arriver, car on va jouer forcément une équipe très dure en quart de finale, derrière il y a un match et il ne faut pas le perdre. (...) Aller aux JO dans notre continent, ce n'est pas donné. Et faire partie des six meilleures équipes à l'heure actuelle, ce n'est pas comme il y a quinze ans où il y avait une grande Russie, une grande Yougoslavie, et quelques nations autour. Aujourd'hui tout a été démultiplié, avec des nations qui sont les meilleures d'Europe. Je suis prêt à signer un bail pour que la France reste dans les six premiers dans les vingt ans à venir, car il y a dix équipes qui peuvent viser les JO, c'est terrible.

— Avec la formule de la compétition, le quart de finale est le match clé...

— Il peut se passer beaucoup de choses. Dans ce cas-là, ce n'est pas le basket qui est vainqueur mais la gagne. C'est un match à qui le veut le plus, l'esprit compétitif prime. Et nous, on est un peu enfants de choeur avec un gros manque d'expérience de ces rencontres.

— Une qualification des garçons pour Sydney serait-elle importante pour tout le basket français après celle des filles ?

— Ce serait formidable qu'on y aille tous, la réussite d'une quinzaine d'années de travail, au niveau des centres de formation, des centres d'entraînement régionaux, des pôles Espoirs. Le fruit d'une politique menée au niveau des clubs qui ont joué le jeu. Cela me permettrait de mettre l'accent sur la formation à un moment où, avec l'arrêt Bosman et l'ouverture mondiale, on croit que c'est en abandonnant la formation qu'on s'en tire le mieux alors que c'est l'inverse. Les meilleurs joueurs français sont en train de partir. (...) On a mis longtemps à comprendre. Si, derrière le succès de Limoges en 1993, nous étions allés au Championnat du monde, alors que cela s'est joué à un rebond près (NDLR : en quart de finale contre la Grèce), le basket français n'aurait pas connu les mésaventures qu'il a connues ces derniers temps, il aurait eu une autre image et on aurait vécu autre chose. Il faut une locomotive qui est l'équipe de France. Et je ne parle pas pour moi ! Dans un mois, dans un an, un an et demi, je ne serai peut-être plus entraîneur de l'équipe de France mais je tiendrai toujours le même raisonnement. Cela rejillit sur les clubs. Et tous les Français se reconnaissent dans une équipe de France. (...) Si on n'y arrive pas, la déception sera grande car ce groupe présente un pro-

fil agréable auquel beaucoup s'identifient. Il mérite de faire quelque chose.

— Depuis deux ans, on dit un peu partout que l'Euro 99 et les JO 2000 sont la dernière chance pour le basket français de représenter quelque chose de fort dans le paysage sportif du pays. Qu'en pensez-vous ?

— La dernière chance ? Quand même pas, mais plus ça va, plus je me dis que, oui, c'est une chance extraordinaire. Ce serait en tout cas le fruit de dix ans de travail, des clubs, de la Fédération, des structures en général, tout ce qui a été mis en place et qui fonctionne bien dans l'ensemble. Franchement, la Fédération a mis les moyens qu'il fallait et les clubs jouent vraiment le jeu, ce qui n'était pas forcément le cas lorsque je suis arrivé à la tête de la sélection il y a quatre ans. Je me souviens d'un passage à Cahors, dans le club local. Il y avait des posters de Jordan, de Pippen mais pas de basketteurs français. Je me suis dit que c'est par l'équipe de France en tant que vitrine qu'on y arrivera. C'est pour ça qu'il ne faut pas qu'on vienne. Je sais que si l'on passe ce cap-là, cette équipe, ces joueurs vont exister et régner pendant dix ans, en France et en Europe.

— Est-il exact que vous avez refusé la proposition de Canal + d'avancer vos matches de l'Euro à 18 heures, la chaîne souhaitant ce créneau horaire pour une retransmission en direct sur Canal + Premium ? (1)

— Je ne sais pas si Canal + était prêt à tout diffuser en direct. Ce que je sais, c'est qu'en jouant à 20 h 45, on a toute la journée derrière pour récupérer, travailler et ne rien changer aux habitudes des joueurs qui sont habitués à cet horaire avec leurs clubs. Jouer à 18 heures, cela fait la journée en l'air, pour le staff, pour les joueurs. Donc, j'ai demandé, à l'instar des équipes qui reçoivent en général, de jouer à 20 heures, ce qui d'ailleurs m'aurait mieux convenu que 20 h 45. Si les gens de Canal avaient vraiment voulu diffuser la France en direct, ils auraient, me semble-t-il, pu faire cet effort.

— Comment voyez-vous vos adversaires du premier tour ?

— Il faut savoir quels problèmes ils vont nous poser. Pour la Macédoine, il est identifié... (allusion à Naumoski). Pour Israël, c'est peut-être une zone de derrière les fagots, une combativité hors pair et le phénomène Kalash (...). La Yougoslavie est à mon avis imbattable avec une chance sur cent de l'accrocher, surtout en début de Championnat. On les connaît. On ne va pas les aborder avec la peur. Il ne faut pas prendre la Macédoine et Israël à la légère. Ils peuvent nous ennuyer. »

(1) : les matches de l'équipe de France au premier et au deuxième tours seront diffusés en direct à 20 h 45 sur Canal + numérique, sauf le premier match du deuxième tour (samedi 26 à 16 heures, en direct sur Canal +).

REPÈRES

- Jean-Pierre de Vincenzi est né le 27 mars 1956 à Marmande (Lot-et-Garonne).
- Parallèlement à ses études, il mène une carrière de joueur à Tonneins (N 3), Temple-sur-Lot (N 4), Limoges BC (1983-84) et CS Beaupuy (Reg.) et est international militaires.
- Professeur d'éducation physique, il est aussi diplômé de l'INSEP et possède un DESS de droit et d'économie du Sport de l'université de Limoges.
- En 1983, il intègre le staff des cadres techniques de la Fédération, est nommé conseiller technique régional (CTR) du Limousin et est successivement assistant des équipes de France cadettes (1983), juniors féminines (1984-85), Espoirs (1986-88) et de France A (1989-93) auprès de Francis Jordane. De 1994 à 1996, il s'occupe aussi de l'équipe de France A'.
- En 1989, il prend en main l'équipe de France juniors. Au Championnat d'Europe 1990, cette sélection termine septième avec un bel effectif comprenant Rigau, Bonato, Rissacher et Percevaud. Deux ans plus tard, à Budapest, c'est le triomphe avec la médaille d'or pour un groupe sans vedette, mais dont plusieurs joueurs se retrouvent aujourd'hui avec lui en seniors (Sclarra, Foirest, F. Meriguet, Julian, Saint-Jean devenu Abdul-Wahad).
- A l'Euro 1995, de Vincenzi occupe un poste de manager général auprès des Bleus de Michel Gomez. Le 1^{er} septembre 1995, il est nommé coach de l'équipe de France.
- En janvier 1997, il succède à Gérard Bosc comme directeur technique national (DTN) mais conserve l'équipe de France.
- Sous ses ordres, la sélection effectue un sans-faute dans les qualifications pour l'Euro 97 entrecoupé par une Ligue d'été à Salt Lake City mais, frappée par les blessures de plusieurs joueurs majeurs (Rigau, Sonko, Bilba...), elle ne prend que la dixième place de la phase finale en Espagne (2 victoires, 6 défaites).
- Après l'Euro, il décide de préparer l'échéance 1999 avec huit confrontations contre les champions du monde (3 v., 5 d.) et une tournée estivale en 1998.
- A l'attaque de l'Euro, JPDV a dirigé l'équipe de France dans 54 matches officiels avec à la clé 35 victoires et 19 défaites.
- Il a publié les *Fiches techniques de basket-ball* (éd. Vigot).
- F. B.

Les coaches de l'équipe de France depuis 1948

1948-1956 : Robert Busnel
1957-1964 : André Buffière
1965-1974 : Joe Jaunay
1974 : Jacques Flévé
1975-1976 : Joe Jaunay et Pierre Dao
1976-1983 : Pierre Dao
1983-1985 : Jean Luent
1985-1988 : Jean Galle
1988-1993 : Francis Jordane
1993-1995 : Michel Gomez
1995-... : Jean-Pierre de Vincenzi